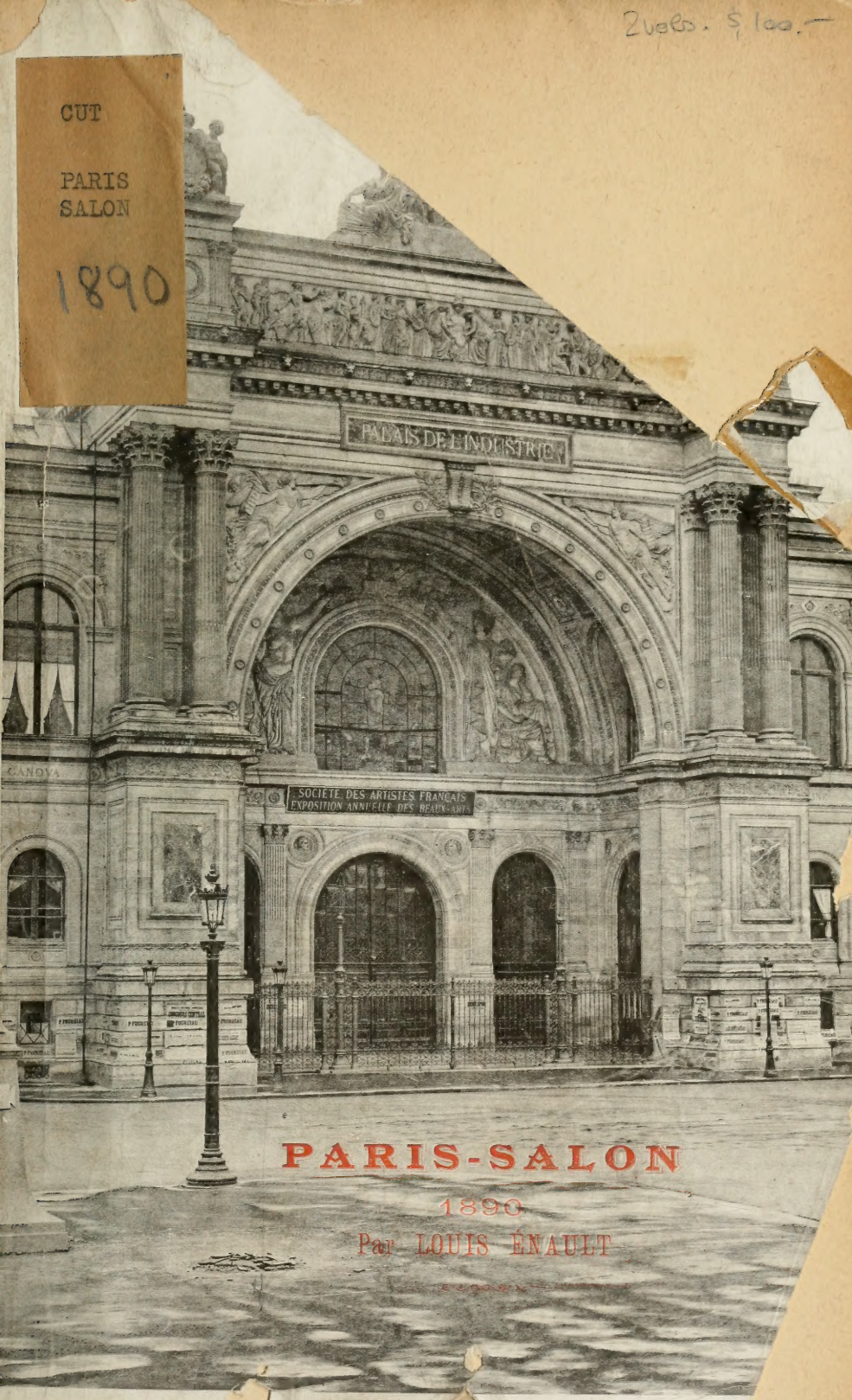
2 vols. $1.00.—

CUT

PARIS
SALON

1890



PARIS-SALON

1890

Par LOUIS ÉNAULT

E. BERNA[illegible] [illegible]rs-Éditeurs. — Paris.

2 vols. $100.—

PARIS-SALON

1890

Paris. — Imp. E. Bernard & Cie, 71, rue La Condamine

Cut
Paris
Salon
1890

2e SÉRIE

—

2e VOLUME

LOUIS ÉNAULT

PARIS-SALON

1890

PAR LES PROCÉDÉS PHOTOTYPIQUES

DE

E. BERNARD & Cie

48 phototypies

E. BERNARD et Cie

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

LIBRAIRIE

53 ter,

QUAI DES Gds-AUGUSTINS

IMPRIMERIE

71, RUE LA CONDAMINE

—

1890

THE GETTY CENTER
LIBRARY

TABLE DES MATIÈRES

Alexander (Charles)...	Les gamins s'amusent ..	71
Appian	Un soir.....	29
Barriot	Aux champs	13
Bayle	La lutte pour la vie....	65
Bayle (Jojeph).	La corvée des cuivres...	91
Beaumetz (Mme Marie) .	Jeune fille au travail....	53
Bernier (Camille).....	Huttes de sabotiers en Bretagne	3
Bettanier	L'espion.....	45
Bonnefoy (Henri).....	Un soir de septembre...	27
Brispot.....	La bouteille de champagne	59
Brouillet	Suzanne.....	5
Busson.....	Aux abois	7
Busson (Charles).....	Prasay Bas Vendernois.	49
Cain (Georges)	Une noce sous le Directoire	1
Cain (Henri)	Les chanteurs ambulants	57
Calvès	Déferré (Souvenir des grandes manœuvres)..	78
Chaplin	L'âge d'or	17
Coessin.....	La chapelle de St-Guireck	93
Comerre-Paton (Mme)...	Peau-d'âne	25
Dameron...	Le marché au cours Masséna (Antibes)	41
Debat-Ponsan	Midi	83
Debras	Une redevance au vieux temps	35

DENEUX	Le pardon à Notre-Dame-de Clarti	21
DEYROLLE	Le dîner des faneurs	37
DUCARUGE	Un étang dans la plaine du Forez	69
DUMAROSQ (ARMAND)	En campagne	79
FLANDRIN	Le miracle des roses	89
FOULD (Mlle ACHILLE)	Morte saison	31
GRIDEL	Une retraite de chasse dans les Vosges	43
GUÉDON	Dans la baie de la Rochelle	67
HENNER	Mélancolie	73
LAURENS (JEAN-PAUL)	Portrait de M. H	9
LEBARQUE	En avant	23
LEGRAND (PAUL)	La leçon de stratégie	47
MONGINOT	Une soubrette Louis XV	87
MOROT (AIMÉ)	Portrait équestre de Mlle G.	81
MUNKACSY	Plafond pour un palais Vienne	19
PEZANT	La sortie du marais	75
POILLEUX-SAINT-ANGE	Prise de voile au couvent de l'Assomption	51
ROLSHOVEN	Une matinée musicale dans l'atelier	95
ROULLIER	Un chemin creux en Forez	33
SCHERRER	Duval d'Esprémenil est transporté tout sanglant dans un corps de garde	85
SEIGNAC	La petite marchande	11
SYLVESTRE	Le sac de Rome par les barbares	63
TRUPHÊME	Le jeu à l'école	15
WEISS	Un coin d'atelier	39
YON	L'étang de Cernay	61
ZWILLER	Une noce à Didenheim.	55

PRÉFACE

Jamais nous n'avons éprouvé plus de plaisir, et en même temps, plus d'embarras qu'au moment de prendre la plume pour écrire ce nouveau volume de la collection du PARIS-SALON, à laquelle nous avons été heureux d'attacher notre nom, et qui, depuis de longues années déjà, est le but de nos plus constants efforts comme de notre plus vive sollicitude.

C'est que nous comprenions bien que le SALON de 1890 devait avoir pour tous ceux qui, chez nous, s'occupent des Beaux-Arts — et ceux-là sont nombreux — une attraction particulière, a laquelle nous cédions nous-mêmes, sans essayer de résister ; tandis que le souvenir des conditions particulières dans lesquelles nous nous trouvons placé pour accomplir notre tâche ne laissent point que de nous causer une impression pénible.

Le très vif succès obtenu par l'Ecole de peinture française dans ce grand concours international que l'Histoire enregistre sous ce nom déjà glorieux:

L'Exposition Universelle de 1889 ne pouvait avoir d'autre résultat que de donner au Salon de 1890 un intérêt tout particulier, et un attrait de curiosité singulièrement vif. — On se sentait heureux de revoir entre soi, dans l'intimité d'un Salon exclusivement français — ou peu s'en faut — ceux qui venaient de porter si haut, et d'une main si ferme et si vaillante, le drapeau de la France artistique, dans ce pacifique et brillant concours de tous les peuples.

Après le grand succès de la fête internationale, il semblait que l'on goûterait mieux le plaisir d'une sorte de fête de famille.

Mais, voilà que, tout à coup, un vent de discorde, aussi désastreux qu'inattendu, souffle en tempête sur ce monde des artistes, si nerveux, si facile à inquiéter, si prompt à recevoir les impressions du monde extérieur. Il est vibrant, ce monde-là, tout prêt à devenir lui-même victime de sa propre imagination, à se forger des chimères pour se donner la distraction de les combattre, et à se mettre martel en tête, rien que pour avoir le plaisir cruel de se trépaner le crâne à loisir.

Comment donc est-elle survenue, entre gens si bien faits pour s'entendre, cette querelle envenimée, source de divisions amères, et qui a creusé entre les deux camps des frères ennemis un abîme si profond que rien à présent ne semble devoir — ni pouvoir — le combler ?

On sait qu'un jury international, composé de l'élite artistique de tous les peuples qui ont pris part à notre grand concours international, a décerné aux sculpteurs et aux peintres une série de récompenses analogues à celles que nous voyons distribuer chaque année par le jury ordinaire, à la suite de nos SALONS annuels ; c'est-à-dire mentions honorables, troisièmes, secondes et premières médailles.

On sait aussi que ces honneurs ont des sanctions positives et une influence réelle sur l'avenir de ceux qui les ont obtenues, en les faisant entrer dans la classe privilégiée des exempts et des hors concours : avantage assez précieux à une époque où le jury, né du caprice de cette bête à mille têtes qui s'appelle le suffrage universel, rend des arrêts que, parfois, frappent de stupeur ses meilleurs amis eux-mêmes. Ceci soit dit entre nous, à part toute idée de désagrément et d'hostilité de parti pris entre une réunion d'hommes distingués, parmi lesquels nous nous faisons gloire de compter beaucoup d'amis.

Or, il arriva ceci, que les médaillés de notre grande Exposition internationale s'imaginerent, dans leur naïveté bien naturelle — et bien explicable, en vérité — que les récompenses décernées par un jury, au moins égal, sinon supérieur, en compétence artistique, en autorité morale, en notoriété universelle, ne devaient point leur valoir moins de droits, de privilèges et d'immunités.

Mais l'EXPOSITION UNIVERSELLE n'avait pas encore achevé de chanter son *carmen seculare* ; elle n'avait pas encore fermé ses portes devant le public qui est venu les

assiéger jusqu'à la dernière minute, qu'une fraction importante du comité directeur auquel sont confiés les intérêts des artistes de l'école française a élevé une prétention tellement inattendue qu'elle n'a pas causé moins de surprise que de colère. Ces récalcitrants ont donc voulu poser en principe que les récompenses obtenues à la suite de l'Exposition universelle devaient être considérées comme un fait isolé, ne devant point figurer à l'actif des artistes auxquels on les avait accordées, et n'ayant par conséquent aucune influence sur leur avenir, aucune importance dans leur carrière.

Cette négation de ce que beaucoup de gens considéraient déjà comme des droits acquis, a soulevé de la part des intéressés une protestation unanime et indignée. A partir de ce jour, la discorde était dans le camp d'Agramant, et il n'était pas malaisé de prévoir qu'une scission allait éclater au sein de la famille, si unie jusqu'ici de nos chers artistes français.

Ayant professé de tout temps une véritable horreur pour tout ce qui peut ressembler à une personnalité, nous nous abstiendrons de citer des noms propres ; qu'il nous suffise de dire qu'à l'heure présente notre ÉCOLE FRANÇAISE est divisée en deux groupes rivaux, dans lesquels on trouve une somme égale, où peu s'en faut de talent, de célébrités et d'honneur personnel et professionnel.

Mais, chose étrange et bien capable de montrer à quel point il eût été facile d'éviter une rupture si funeste aux intérêts moraux et matériels de nos artistes, les dissidents reconnaissent virtuellement leur erreur et l'exagération de

leur sévérité, puisqu'ils admettent aujourd'hui l'égalité des droits entre les récompensés de l'EXPOSITION UNIVERSELLE et ceux des SALONS annuels.

Voilà donc, comme a dit le poète, beaucoup de bruit pour rien : « *Much ado about nothing !* »

Mais, dans cette république des artistes, aussi irritable que celle des poètes, qui ne l'est pas pour un peu, s'il faut en croire Horace, qui la connaissait pour en être, et qui l'appelle quelque part :

« *Genus irrilabile Vatum,* »

la division persiste, alors même que la cause de la division n'existe plus.

Le résultat matériel le plus frappant de cette grosse querelle, c'est que nous aurons cette année, et les années suivantes aussi, très probablement, deux SALONS au lieu d'un.

Le premier, qui s'ouvre aujourd'hui même, à sa date réglementaire, et auquel ces lignes servent de préface, tient, comme toujours, ses grandes assises aux Champs-Élysées, dans ce PALAIS DE L'INDUSTRIE, qui mériterait bien en ce moment de s'appeler le PALAIS DES BEAUX-ARTS. Pour peu que l'on veuille jeter les yeux sur le volume que nous lui consacrons, on verra qu'il est toujours digne de la faveur du public, et qu'il ne lui ménage point les attractions de noms anciens mêlés aux noms nouveaux.

Le second Salon, qui s'ouvrira seulement le 15 mai, convoque ses visiteurs dans un des palais du Champ de Mars, échappé au pic des démolisseurs, et conservé comme un spécimen et un souvenir de ces constructions légères et brillantes qui firent l'étonnement et l'admiration du monde, au milieu des merveilles de l'Exposition universelle.

Le public choisira entre ces deux Salons, ou plutôt grâce à ce goût très vif qu'il a aujourd'hui, pour toutes les choses d'art, il les adoptera l'un et l'autre, et les honorera également de ses visites alternées.

Quant à nous, fidèles à nos habitudes d'éclectisme en fait d'art, et jaloux d'une indépendance que rien n'a pu entamer chez nous jusqu'ici ; bien résolu à chercher le beau et le bon partout où nous aurons l'espérance de le rencontrer, et heureux de le mettre en lumière quand nous l'aurons trouvé, nous comprenons la tâche que nous imposent ces deux grandes manifestations artistiques, diverses plutôt qu'ennemies, et nous essaierons de la remplir.

Le PARIS-SALON de 1890 consacrera un volume à l'Exposition des *Champs-Elysées* et un volume à l'Exposition du *Champ de Mars*.

Ceux qui nous voient à l'œuvre ici même depuis bientôt quinze ans n'attendent pas de nous une profes- de foi oiseuse et inutile. Notre honneur consiste à n'en pas avoir besoin au près d'eux.

Tout ce que nous voulons, tout ce que nous pouvons dire ici, en présence de ces rivalités qui prennent parfois un caractère singulièrement irritant, et que personne ne regrette plus que nous, nous nous occuperons moins que jamais de l'origine des œuvres exposées ; nous reproduirons celles qui nous sembleront bonnes ; nous contentant de dire ce qu'elles sont et ne leur demandant pas d'où elles viennent.

LOUIS ÉNAULT

Paris, le 1er Mai 1890.

GEORGES CAIN

Une Noce sous le Directoire

GEORGES CAIN n'est pas embarrassé pour faire manœuvrer les foules dans un cadre étroit. J'ai encore sous les yeux son tableau du dernier SALON, *Une barricade en* 1830. C'était une œuvre pleine de fougue, d'entrain et de passion guerrière, où l'on sentait la poudre.

M. GEORGES CAIN revient aujourd'hui à des sujets plus doux, et sa *Noce sous le Directoire* me fait dresser l'oreille, comme si je devais entendre tout à coup quelque joyeux échos de la célèbre opérette immortalisant le nom de Le Coq et la Fille de Madame Angot !

L'artiste a su, du reste, traiter son sujet avec un sens

pittoresque irréprochable ; il a donné à ses groupes un harmonieux balancement et tiré un parti très habile des costumes très décoratifs d'une époque qui ne semblait vivre que pour l'effet et pour la pose, et dont tous les personnages ont l'air d'acteurs toujours en scène, et jouant leur rôle comme une pièce sur un théâtre.

C'est que jamais aucune époque ne fut plus théâtrale que celle-ci. Tout est poussé à l'extrême, tout est à la pose depuis les discours jusqu'aux habits ; on ne parle pas, on déclame. On ne s'habille pas, on se costume. En ce moment nous n'en sommes encore qu'à la comédie. Mais prenez garde, le grand tragique est déjà dans la coulisse, et il n'attend pour entrer en scène que l'appel de l'avertisseur : le destin ! — et l'on dira bientôt

« *Déjà Napoléon perce sous Bonaparte* »

Mais pensaient-ils à tout cela les gais convives de la *Noce sous le Directoire* ? Non ! ils avaient mieux à faire.

CAMILLE BERNIER

Huttes de sabotiers en Bretagne

Camille Bernier, qui demande au travail incessant la prolongation d'une jeunesse sans défaillance, se maintient toujours à la place qu'il a su bravement conquérir parmi les maîtres les plus incontestés du paysage français.

Par un privilège qui n'a pas été accordé à beaucoup, son talent très franc et très robuste, sait allier la force à la grâce. Il a le pinceau aimable, et ses paysages plaisent aussi bien aux artistes qu'aux gens du monde. Il est également à sa place dans un musée et dans un salon. Les *huttes de sabotiers en Bretagne* comptent parmi les pages les plus délicates et les plus fines de l'Exposition de 1890.

La Bretagne, si chère à CAMILLE BERNIER, lui porte bonheur ; il en rend avec une rare habileté les aspects tour à tour grandioses et mélancoliques, doux et sauvages, sévères et charmeurs. On dirait qu'ils ont été faits pour se comprendre et s'aimer, la Bretagne et lui. C'est le bonheur !

Du reste, CAMILLE BERNIER est reconnaissant à la belle contrée qui lui a valu ses plus francs et ses plus réels succès, et chaque année, après le SALON, il va planter sa tente sur cette terre du granit et du chêne, qui salue son retour avec une joie maternelle.

Le tableau que reproduit aujourd'hui notre PARIS-SALON est, à coup sûr, un des plus charmants au bas desquels on puisse lire le nom sympathique de CAMILLE BERNIER. Il unit la douceur à la forme et le charme à la grandeur.

BROUILLET

Suzanne

Je ne prendrai pas sur moi d'affirmer que l'héroïne de Brouillet se distingue par la pudeur et la modestie qui firent la gloire de la jeune et belle juive dont la Bible nous a raconté la piquante histoire. Je ne pense pas non plus que l'idée vienne jamais à personne de l'appeler la *chaste Suzanne.*

Mais elle n'en est pas moins séduisante dans la volupté de sa pose abandonnée ; son sourire a le charme perfide que l'on prête aux sirènes, et l'on devine, à travers les larges paupières baissées dont les cils palpitent sur sa joue, la scélératesse de son regard. Bien *fin de siècle*

aussi les deux vieillards — pas si vieux que cela ! — qui lui tiennent des propos salés, de chaque côté de la table où l'on voit encore le verre et les pailles d'un Sherry-Cobler.

L'ensemble est très drôle, très amusant, et la note moderne s'accentue avec une vivacité et un relief qui ne laissent jamais le spectateur indifférent.

Les poètes, ceux qui vivent — *pour* — et *par* — les sentiments élevés, qui aiment à voir les choses par leurs beaux côtés, et qui cherchent à dégager l'idéal de l'histoire comme de la légende, regretteront peut-être le charmant récit du Livre des Juges, et l'intervention de Daniel jeune, intelligent, pur devant le Seigneur, confondant par ses questions captieuses et ses arguments d'avocat retors, la luxure et la ruse des deux vieillards que le peuple va lapider. Mais le tableau de M. Brouillet n'en est pas moins très piquant, pour être transposé de la simplicité biblique dans la rouerie savante de la Vie Parisienne.

BUSSON

Aux Abois

Il en est de la chasse à courre comme des combats de gladiateurs ou des *Corridas de toros*. Pour peu que l'on ait l'âme sensible et les nerfs vibrants, la première fois que l'on assiste aux scènes finales de ce sport quelque peu barbare, on éprouve une impression pénible, et je ne sais quelle sourde révolte contre cet abus de la force.

Belle victoire, en effet, celle que remportent sur un pauvre animal qui n'en peut, mais trente hommes vingt chevaux, et deux cents chiens ligués contre lui.

Il paraît que l'on s'y fait, puisque l'on cite de *belles*

et *honnestes dames* qui prennent plaisir à voir couler les grosses larmes d'un dix-cors que l'on va porter bas.

Mais c'est en vain que l'on s'efforcerait de remonter le courant. Il emporterait avec lui ceux qui voudraient essayer de lui résister.

La chasse à courre, dont Busson est aujourd'hui un des premiers illustrateurs, est passée dans les habitudes et dans les mœurs — je dirais volontiers dans le sang — des classes élevées. On les a réorganisées à peu près partout. Les grandes dames ont leurs équipages, leur meute ou leur vautrait, et les plus charmantes jeunes filles qui sont l'honneur des *bals blancs*, font passer le laisser-courre ou l'halali en avant les douceurs du cotillon.

Georges Busson a très bien rendu le dernier acte de ce drame qui se joue au fond des bois. L'animal faisant tête, la meute acharnée qui le cerne et le harcèle ; les chevaux qui se cabrent, et les dianes en habit de cheval, tout cela forme un tableau vivant — et bien peint.

JEAN-PAUL LAURENS

Portrait de Mme H...

Quand l'aimable éditeur du Paris-Salon m'a dit :

— Vous savez ! nous allons publier un portrait de femme par Jean-Paul Laurens ? Je n'en ai pas cru mes oreilles.

Ce seul nom de Jean-Paul Laurens, faisait passer devant moi la série de ces grandes œuvres que, depuis vingt ans la main féconde de cet artiste visionnaire sème au vent de sa fantaisie, l'exhumation de Borgia ; le procès fait au cadavre du pape Formose, les lumières de Carcassonne ! — et je me disais que pour un puissant évocateur

du passé, comme JEAN-PAUL LAURENS ; pour un homme habitué à faire manœuvrer les masses dans le vaste cadre des toiles immenses ; pour un artiste qui couvre les vastes murailles d'un temple ou d'un palais avec les fécondes merveilles d'une peinture murale faite pour les siècles, un portrait, un simple portrait, n'était qu'une bagatelle où se jouaient ses pinceaux.

Je prends pourtant plaisir à celui-ci, inspiré par une belle mondaine : il prouvera peut-être à ceux qui reprochent à JEAN-PAUL LAURENS un goût prédominant pour tout ce qui regarde les pompes funèbres, qu'il sait aussi, quand il le veut, sacrifier aux élégances et aux grâces.

« *Amant diversa Camœnæ !* »

SEIGNAC

La petite Marchande

Je déjeunais un jour chez un millionnaire. Cette bonne fortune peut advenir parfois au plus pauvre diable. C'était par une belle journée d'été. Il faisait chaud dès midi, et l'on prévoyait une après-midi brûlante. Autour de la table, une vraie couronne d'enfants, des blonds, des bruns, des roux et des chatain-clair, nous égayaient de leurs frais gazouillis d'oiseaux. Au dessert la petite troupe gourmande picora les fruits comme, eût fait une volée de moineaux francs. Seul le dernier, un blondin de sept ans, souriante image de sa mère, regardait les autres d'un œil fin — et ne mangeait pas. Et, pendant que les grandes personnes dégus-

taient le moka, je vis l'espiègle emporter sournoisement son assiette de cerises — toute pleine.

On quitta la table, et deux heures plus tard, dans le parc embrasé :

Qui veut des cerises ? deux pour un sou ! disait à ses frères et sœurs l'enfant du million — déjà spéculateur. Il fit des affaires d'or.

— La force du sang, murmura la mère, fille et femme de manieurs d'argent. Je me suis rappelé cette scène piquante, en regardant les petits marchands de M. Seignac — si précoces !

Son tableau est, du reste, fort amusant à regarder, et ses types enfantins très bien étudiés, avec une variété piquante de traits et de physionomies.

Seignac.

BARRIOT

Aux Champs

Eh! mon Dieu! oui, mes frères! aux champs comme à la ville, à Paris comme à la campagne, aussitôt qu'un homme et une femme se rencontrent, ils divisent des choses du cœur, et, très bas, échangent doucement des propos d'amour. C'est qu'il y a des gens qui pensent qu'à la campagne comme à la ville on n'a vraiment rien de mieux à faire.

Paul Hervieu a écrit le texte, et Madeleine Le Maire a dessiné les cinquante illustrations, plus exquises les unes que les autres, d'un livre qui s'appelle le Flirt, qu'un critique qui s'y connaît a surnommé le Bréviaire du XIXe siè-

cle. Il ne sera jamais fini ce livre là, et ce n'est pas le plus mauvais chapitre celui que M. Barriot vient d'écrire à son tour.

Voyez plutôt !

L'homme est bien découplé, bien campé, le poing sur la hanche, le front calme et l'œil franc. La femme l'écoute et comme elle l'écoute ! elle le croit déjà.

Autour d'eux le paysage est grandiose, d'un recueillement auguste, avec l'horizon fuyant des montagnes bleuâtres... Ils sont bien perdus tous deux dans le sein profond de la Nature qui se fait leur complice ! — Oubliés, et oubliant !

A.C. TOUPHEME

TRUPHÊME

Le Jeu à l'école

TRUPHÊME dirait volontiers comme le doux maître : « Laissez venir à moi les petits enfants ! » Il aime le jeune âge ; il est épris de ses grâces naïves, et c'est d'un œil attendri qu'il suit ses innocents ébats.

Le jour fatal (que Dieu l'éloigne de nous !) où il ne pourra plus tenir ses pinceaux, si je suis encore de ce monde, j'adresserai une supplique au Ministre de l'Instruction Publique pour qu'on le nomme inspecteur des écoles primaires. Il achèvera doucement sa vie laborieuse et méritante en compagnie de ses chers petits modèles.

Le tableau que reproduit aujourd'hui notre PARIS-

Salon et que l'artiste intitula le *Jeu à l'Ecole*, fournira un joli pendant à ses meilleures toiles. Rien de plus aimable que ces jeunes visages, frais et brillants comme des fleurs, et que de naturel dans ces poses ! quelle grâce dans ces mouvements ! quelle variété dans ces physionomies ! Ah ! vous avez raison, mon cher maître, « Laissez venir à vous les petits enfants !..

— Une chose digne de remarque dans ce tableau, qui paraît très simple, mais qui, au fond, est très étudié, c'est l'extrême variété des types, tous pris sur le vif, très individualisée, et qui donnent au tableau une note très caractéristique et très vraie. Il y a là un accent de vérité qui vous saisit et vous frappe.

CHAPLIN

L'Age d'or

CHACUN a son rêve et son idéal. Les plus heureux sont ceux qui parviennent à réaliser le rêve et à posséder l'idéal.

CHAPLIN est de ceux-là !

L'âge d'or pour lui n'est pas celui qu'entrevoyaient dans leurs songes les poètes de l'antiquité classique ; des fontaines de vin, des ruisseaux de lait, des cascades de miel — et des fleurs partout !

Non ! l'âge d'or de CHAPLIN c'est celui ou toutes les femmes seraient blondes — on comprendra ça — bien en

chair, pas trop grosse, l'œil noyé, le sourire aux lèvres, des roses et des lis sur les joues — dix-huit ans — et CHAPLIN pour peintre ordinaire.

Elles y gagneraient, lui aussi, et nous par-dessus le marché, car il n'en est point, parmi les peintres contemporains qui aient plus que celui-ci le sentiment de la beauté féminine, dans son élégance et dans sa grâce.

Son âge d'or tel que le publie notre PARIS-SALON est un petit morceau digne des Dieux, d'une élégance exquise, et d'une suavité pénétrante

Oh ! la jolie femme, faite pour plaire et nous séduire ; moitié fleur et moitié fruit ! L'arrangement est plein de goût et la tonalité harmonieusement fondue ont des douceurs de caresse.

Ch. Chaplin

MUNKACSY

Plafond pour un palais de Vienne

Il n'en est point parmi les artistes contemporains, qui puissent se vanter d'avoir fourni une plus brillante carrière que l'artiste dont la Hongrie se montre si justement fière aujourd'hui. Et, cette carrière, il l'a parcourue avec les bottes de sept lieues, que chaussaient jadis les enchanteurs dans les contes de fées. Fils de ses œuvres, et il s'en vante avec une orgueilleuse modestie, s'il est toujours *Michel* pour les dames, il est MONSIEUR DE MUNKACSY pour les diplomates, les gens de cour et les cercles du high-life — car l'estime et l'affection de son auguste souverain lui ont conféré des titres de noblesse.

Peu nous importe à nous, qui le savions déjà noble, par

la grâce de Dieu et de son talent. Il est aujourd'hui un des peintres sur lesquels l'attention publique s'arrête avec le plus de faveur.

Ajoutons que jamais faveur ne fut mieux méritée.

Après les gigantesques toiles consacrées au jugement et à la mort du Christ qui ont étonné Paris, et passionné l'Angleterre et l'Amérique, MICHEL DE MUNKACSY redescend aujourd'hui du ciel sur la terre, et quittant le grand style religieux pour faire tout simplement de la peinture décorative — qui est encore du grand style — il expose un plafond destiné à quelque palais de Vienne.

Ici, comme dans toutes les œuvres de l'artiste datant de ces dernières années, nous retrouvons à un très haut degré la facilité et la puissance d'un peintre maître de son art, et qui se joue avec audace au milieu des difficultés des conceptions les plus grandioses. Rien de plus audacieux que ces belles envolées de personnages symboliques, emportées dans l'espace, étendant sur nos têtes des palmes victorieuses; jetant des couronnes, ou soufflant à pleins poumons dans les trompettes d'or de la Renommée.

DÉNEUX

Le Pardon, à Notre-Dame de Clarti

(COTES DU NORD).

DEPUIS que Meyerbeer a mis en musique le Pardon de Ploermel, et depuis que Brizeux nous a décrit le Pardon de Notre-Dame d'Auray, pour peu que l'on soit frotté de littérature, on sait ce que c'est qu'un *Pardon* en Bretagne.

Le Pardon c'est une fête, tout à la fois religieuse et populaire, dans laquelle on dit beaucoup de chapelets, on chante beaucoup de litanies, on boit beaucoup de pots de cidre — et dans laquelle l'ivresse du soir peut seule égaler la piété du matin.

Mais quel joli sujet à traiter pour un peintre, que ces processions pittoresques autour des vieilles églises gothiques et des grands calvaires en granit bleu, où l'on voit les longues théories des vierges aux coiffes flottantes, et aux robes blanches, se déroulant en interminables files, avec les cierges allumés, les bannières au vent, et les croix aux bras ouverts pour bénir. Très remarqué et très digne de l'être, le *Pardon* de DÉNEUX.

Il n'est pas besoin d'étudier nos SALONS annuels avec une attention bien intense pour s'apercevoir des tendances très modernes de l'école contemporaine. A part quelques outranciers, représentants attardés des vieilles écoles classiques, qui en jurent encore que par les Grecs et les Romains, la plupart de nos peintres ne cherchent leurs inspirations que dans la vie quotidienne qu'ils ont sous les yeux, et qui leur donne des motifs d'une inspiration réelle — je ne dis pas réaliste — dont il résultera plus tard une évocation du XIXe siècle, singulièrement précieuse pour l'avenir. Les artistes comme M. DÉNEUX travaillent puissamment à ce grand œuvre.

LE BARQUE

En Avant!

Nous avons rarement vu le fait de guerre retracé avec plus d'emportement, plus de fougue et plus d'ardeur que dans le tableau de M. Lebarque.

Cette charge de cuirassiers a un entrain, une impétuosité que rarement nous avons vu rendre en peinture avec un tel sentiment de la réalité — instinctivement on fait un mouvement de recul pour laisser passer cette trombe vivante, cet ouragan de fer et de feu. Le colonel, qui bondit en avant, le sabre haut, le cheval qui se cabre, prêt à se renverser, comme s'il voyait venir la mort, le jeune officier qui a perdu son casque, et qui se jette tête nue dans

la mêlée ; les chasseurs à pied qui flanquent la colonne, et qui courent presque aussi vite que les chevaux, tout cela est jeté avec une sorte de furie guerrière qui assure à LEBARQUE une place excellente parmi nos jeunes peintres de batailles.

Mais il ne serait pas juste de se contenter d'un simple coup d'œil d'ensemble, si attrayant qu'il puisse être jeté sur le tableau de M. LEBARQUE.

Nous pouvons dire qu'il appelle et qu'il mérite aussi l'étude du morceau. Il y a dans son œuvre puissante des parties enlevées avec une maestria superbe, et d'une virtuosité rare, auxquelles nous sommes heureux de rendre la justice qui leur est due.

Mme COMERRE-PATON

Peau-d'Ane

La Fontaine a dit quelque part :

« Si Peau-d'Ane m'était conté, j'y prendrait un plaisir extrême ! »

C'est aussi, sans aucun doute, l'avis de Mme Comerre-Paton, à qui le délicieux conte de Perrault a fourni le sujet d'un de ses meilleurs tableaux, que notre Paris-Salon est heureux d'offrir aujourd'hui à ses lecteurs.

Elève très préférée d'Alexandre Cabanel, qui fut, à coup sûr, un des peintres les plus distingués de l'école

française contemporaine, Mme Comerre-Paton, dans les sujets les plus simples de la vie rustique et populaire se recommande à nous par des qualités de grâce et d'élégance qui la suivent partout. Mais elle ne les avait jamais affirmées avec plus d'évidence que dans cette jolie *Peau-d'Ane*, très bien campée, dont le corps robuste et vigoureux porte une tête si fine et si délicate, avec une si charmante expression de rêverie mélancolique. Peinture de femme ! diront peut-être quelques aristarques de mauvaise humeur... Eh bien ! oui, peinture de femme, si l'on veut, mais d'une femme d'un incontestable talent, qui monte aujourd'hui au rang d'artiste pour lequel elle est faite, et dont la grâce très captivante ne nuit en rien à un savoir très véritable. Mme Comerre-Paton nous semble aujourd'hui dans une voie excellente — elle n'a plus qu'à marcher devant elle — vite et droit.

HENRI BONNEFOY

Un Soir de Septembre

Le *Soir de septembre*, signé du nom sympathique de Henri Bonnefoy, a la douceur d'une mélodie de Gounod et le charme d'une harmonie de Lamartine. C'est, à coup sûr, un des tableaux idylliques les mieux réussis du Salon. Virgile l'aimerait, et Théocrite le regarderait en souriant.

Rien de plus simple et rien qui paraisse plus facile à inventer et à peindre... Mais le tour de main... mais l'intimité et la profondeur du sentiment, voilà l'écueil et la difficulté à vaincre.

Sudet multum, multum que laboret.

Ausus idem!

C'est bien le soir; mais le soir d'un beau jour... Le soleil descend à l'horizon; une lumière douce aux tons allanguis de perle et d'opale, enveloppe, ou, pour mieux dire, caresse les objets.

Au premier plan, une vache aux formes puissantes,

... « Rumine en regardant vaguement quelque part. »

Tout près d'elle, le bras droit appuyé sur les reins du paisible animal, une jeune fille se retourne vers le spectateur, qui prend plaisir à voir sa silhouette mince, élégante et fine, profilant un galbe de statue antique. D'un geste affectueux, presque tendre, très caressant, sa main gauche flatte le jeune veau, timide, inquiet, mais bien servi par son instinct, et qui cherche la mamelle gonflée où déborde le lait maternel.

Tout à l'entour, le paysage élyséen complète une impression singulièrement aimable de poésie agreste et calme.

APPIAN

Un Soir

Notre Paris-Salon serait incomplet si nous ne pouvions offrir à nos lecteurs une œuvre d'Appian. Ils comptent sur lui comme sur nous-même. C'est qu'en effet nous n'avons pas un collaborateur plus zélé, plus exact et plus assidu que cet excellent maître. Il assistait à la fondation de notre œuvre, et ce vaillant ouvrier de la première heure s'est montré toujours fidèle au rendez-vous que nous lui donnons ici chaque année.

Peu nous importe qu'il nous présente un véritable tableau ou un simple fusain, l'effet est toujours le même. Personne ne sait mieux que lui tirer un habile parti du noir

et du blanc, et, sans toucher au pinceau, obtenir des effets plus puissants et plus variés avec un simple bout de bois noirci au feu.

La belle composition que nous reproduisons aujourd'hui, l'artiste l'intitule « *Un soir* ».

C'est une marine d'eau douce. Le soir descend lentement sur un étang bordé de grands arbres, aux minces et fines silhouettes. Le premier frisson des heures nocturnes ride à peine la face de l'eau, et des nuages légers passent dans le ciel, finement colorés par les derniers rayons de l'astre qui s'éteint. Le pêcheur, dans sa barque plate, relève ses filets, plus sensible aux chances de la pêche, qu'au charme de l'heure et du lieu. Mais ce soir d'APPIAN n'en est pas moins le soir d'un beau jour !

Mlle ACHILLE FOULD

Morte Saison

Mademoiselle Achille Fould et sa sœur, Mlle Consuelo, ne sont point des inconnues pour les lecteurs du Paris-Salon. Quand nous cueillons chaque année la fleur de l'Exposition, nous sommes toujours heureux de faire une place dans notre bouquet aux productions toujours charmantes de ces deux jeunes filles, qui appartiennent au monde, qui ne sont pas soumises, comme tant d'autres, à la loi du travail, mais qui l'acceptent — volontairement, et d'un cœur joyeux — et qui regardent comme une journée perdue celle où elles n'ont rien produit.

Mais si Mlle Achille-Fould n'aime pas la *Morte-*

Saison pour elle, nous l'aimons, nous, quand c'est elle qui la peint. Le tableau auquel elle a donné ce nom est certainement une des plus jolies toiles du Salon, et ce petit marchand de sucre-d'orge, qui mange son fond pour s'assurer une clientèle, est une de ces figures sympathiques dont la grâce enfantine vous arrête, vous retient, et vous charme !

Dans ces études, véritables improvisations que les nécessités du métier nous forcent d'écrire en quelque sorte au courant, ou pour mieux dire, au vol de la plume — nous ne pouvons nous étendre, prendre du champ, et nous livrer à des considérations esthiliques, dont la place n'est point ici. Qu'il nous soit permis, cependant, à propos de ce joli tableau de Mlle Achille Fould, de soumettre cette observation à beaucoup de gens — qui n'en profitent pas. — Le petit personnage mis en scène par Mlle Fould est très charmant, et il est très vrai. Quelle victorieuse réponse à ceux qui, sous prétexte de vérité, ne nous montrent que des horreurs !

ROULLIER

Un Chemin creux en Forez

Ne vous fiez pas aux titres !

Quand on m'a dit que ROULLIER — un peintre de mérite, et qui sait le fort et le fin de son métier — envoyait à notre PARIS-SALON un tableau qui s'appelait *un Chemin creux en Forez*, j'ai cru, avec la naïveté qui me caractérise, qu'il s'agissait de quelque paysage dans lequel l'artiste aurait lutté avec la nature pour nous rendre son charme, sa fraîcheur et sa grâce. — C'était chose dont ROULLIER était plus capable que personne.

Mais je me trompais ; le paysage n'est ici que l'accessoire — j'allais dire le cadre — d'une petite scène rustique,

genre Lhermitte, mais empreinte de je ne sais quelle tendresse communicative qui vous laisse sous une impression heureuse.

Ils sont trois, dans un site agreste ; le père, qui aiguise sa redoutable faux ; la mère assise tout près de lui, et le bébé, qui s'ébat dans son giron.

C'est simple et c'est complet. On voudrait vivre avec ces braves gens !

L'impression générale est excellente. Mais, si l'on ne s'en tient pas là, si l'on veut aller au fond des choses, et se livrer à l'examen du détail, on sera frappé de l'étude consciencieuse et serrée à laquelle l'artiste s'est livré. — On admirera, dans chacun de ses personnages, le naturel des poses et la justesse des mouvements. Chacun se conforme au proverbe « *Age quod agès,* » il fait bien ce qu'il fait. Ce mérite d'exactitude et de sincérité frappe les spectateurs, même les plus indifférents, et classe M. Roullier parmi les artistes sérieux que l'on peut admirer de confiance. Le nombre n'en est pas illimité.

DEBRAS

Une Redevance au vieux temps

Le titre seul du tableau de M. Debras, *Une Redevance au vieux temps*, rappelle peut-être à l'esprit l'idée maussade et détestée de cette *dîme* odieuse, prélevée sur le dur labeur et la maigre moisson du paysan, et dont l'ignorance et la mauvaise foi se firent contre les prêtres une arme dangereuse et empoisonnée. Prélevée sur les biens de la terre, c'est-à-dire sur les produits de la campagne, la dîme n'engraissait pas la masse trop modeste du bas clergé, qui voyait ces dépouilles opimes passer devant la porte du presbytère indigent, pour aller gonfler les revenus des doyens, des chapitres et des abbés commendataires, pendant que

les pauvres curés et les vicaires misérables criaient famine, et n'obtenaient même pas la portion congrue... et voilà comment on écrit l'histoire !

M. Debras ne regarde pas les choses de si loin. Artiste, il les voit en artiste, ne cherchant à trouver que le côté pittoresque... et le trouvant. Que tous ces personnages font bien ce qu'ils font, depuis le vieux chanoine dans sa chaise gothique, jusqu'au bambin qui lui présente la redevance attendue — les deux poulets sur une croustade ! — Il dînera bien, le bon chanoine !

A remarquer aussi la très belle tournure et le large dessin du *chef* qui tient en main, soulevée au-dessus des mets, la cloche métallique que protégeait la croustade et les deux poulets. Quand je vous dit que rien ne manque à ce tableau, digne de la salle à manger d'un cardinal !

DEYROLLE

Le Dîner des Faneurs

Vous rappelez-vous la jolie lettre de Mme de Sévigné, datée des Rochers et racontant à sa fille la vie des faneurs et des faneuses qui *batifolent* dans les prairies, en soulevant du bout de leurs longues fourches, le foin qui sent bon ?

L'aimable et spirituelle marquise n'avait guère regardé la nature que par la fenêtre du château de Versailles. — C'était la nature royale ! — et, bien qu'elle passât l'été à la campagne — il est vrai que c'était dans le château — elle était assez ignorante de la vie des champs, et admet-

tait assez volontiers que le bon Dieu n'avait pas pétri le paysan dans la même pâte que les marquis.

Il est certain que M. DEYROLLE les a vus de plus près et les connaît mieux que l'aimable correspondante de Mme de Grignan. Quelle touche de vérité, et quelle étude de la nature prise sur le vif dans ce groupe d'hommes altérés et affamés, qui se jettent sur la nourriture, et quelle jolie figure, digne de Jules Breton, cette jeune fille aux pieds nus, d'une si belle tenue dans sa simplicité même, qui la regarde avec une expression de bonté attendrie... Oh ! les braves gens !

Il est certain qu'aujourd'hui il y a un très vif mouvement dans le monde artistique vers les scènes populaires, soit à la ville, soit à la campagne, que nos peintres reproduisent avec une préférence marquée. S'ils le font avec autant de tact et de goût que M. DEYROLLE, nous serons tous heureux de les encourager dans cette voix.

Geo. Weiss.
1890

WEISS

Un Coin d'atelier

Les manifestations de la vie populaire deviennent depuis quelque temps fort à la mode dans le monde artistique, et elles indiquent clairement cette tendance à faire fusionner entre elles toutes les classes de la société, qui restera comme la note caractéristique de notre époque.

Weiss met ses pinceaux habiles au service de cette idée, c'est un joli et piquant tableau qu'il nous offre sous ce titre *Un coin d'atelier.*

Ce n'est point dans un atelier de peintre ou de sculpteur qu'il nous conduit, et si nous trouvons des modèles dans

son tableau, ce ne seront que des modèles de *confections*. L'intérêt de cette jolie toile réside tout entier dans les deux ouvrières que nous apercevons à leur table de travail, occupées, l'une à tailler, l'autre à coudre. Ce sont des créatures laborieuses, des fourmis qui amassent et non des cigales qui dissipent — bonnes, intelligentes et sympathiques physionomies !

Parmi les jolies filles que peuplent la ruche parisienne nous connaissons des minois plus piquants et chiffonnés de plus attrayante façon.

Mais celles à qui le ciel les a donnés sont les oiseaux de passage de l'atelier. Elles le traversent et n'y restent pas.

Les ouvrières de M. Weiss sont, au contraire, des ouvrières pour de bon. Vous les retrouverez là dans dix ans!

DAMERON

Le Marché au cours Masséna

(ANTIBES).

QUEL joli voyage, celui qui vous mène de Marseille à Nice ! en ligne droite. On court vers l'Est. Le soleil se lève et vient vers vous. Oh ! la joie de ces premiers rayons, qui vous inondent comme une pluie d'or, pendant que Paris grelotte dans les brouillards glacés de la Seine. Car c'est en hiver, n'est-il pas vrai, que vous faites ce voyage là ? Au milieu des plants d'oliviers, ternes et gris, éclate, comme les fusées blanches et roses d'un feu d'artifice, la floraison épanouie des amandiers, qui vous met l'âme en joie. La lumière pure, sereine, éclatante, fait resplendir les choses et donne un relief inouï à tous les

détails d'un panorama qui paraît immense à force d'être changeant. Le train, qu'on voudrait moins rapide, s'avance entre deux haies parfumées. Partout des fleurs. On dirait une matinée de mai.

La campagne est bâtie comme une ville : devant nous, derrière nous, à notre droite comme à notre gauche, sur la colline et dans le vallon, se succèdent des habitations de plaisance de tous les styles et de toutes les époques. L'isba russe s'élève à côté du donjon féodal ; le castel de la Renaissance fait vis-à-vis au pavillon Louis XVI, et le cottage anglais *flirte* avec la villa italienne.

Antibes ou Dameron a planté sa tente, Antibes, avec son cap superbe, et ses platanes aux larges feuilles et à l'opulente végétation, est une des plus belles entre toutes ces stations et je ne sais rien de frais et de charmant comme son marché en plein air, sous les grands arbres du cours Masséna, avec ses marchandes aux yeux de velours, aux cheveux noirs et aux dents blanches, qui vous donnent des sourires et vous vendent des roses.

GRIDEL

Retraite de chasse dans les Vosges

Mes excellents amis, les grands éditeurs de Nancy, MM. Berger-Levrault et Norberg, ont publié récemment un volume pittoresque, très admiré à la dernière Exposition universelle — où ils obtinrent un si éclatant succès — et qui nous présente dans une série d'esquisses vives et brillantes les belles chasses et les grandes pêches des Vosges. Si ces illustres industriels, qui sont aussi de véritables artistes, avaient vu le joli tableau de Gridel, intitulé *Retraite de chasse dans les Vosges*, n'auraient-ils pas voulu ajouter aux illustrations de leur livre, la belle page signée d'un nom sympathique que nous sommes heureux de reproduire dans notre Paris-Salon.

Les chasseurs qui opèrent péniblement leur retraite par un sentier abrupte, ne reviennent pas bredouille. Les traqueurs traînent, non sans effort, un sanglier à son *tiers-an*, tache noire sur la neige blanche. Les bons chiens l'escortent, harrassés, tirant la langue. A droite, le pauvre griffon noir a même été décousu, et il marche tout dolent, sur trois pattes, gêné par son bandage. Tout cela est bien vu et rendu avec une intelligente fidélité.

Il est impossible que dans un tableau de chasse le paysage ne tienne pas tout naturellement une grande place. La nature est ici l'encadrement nécessaire du sujet. M. Gridel l'a compris, et il a écrit une belle page de scène alpestre, avec les grands arbres aux rameaux noirs qui frissonnent sous leur blanc manteau de neige.

E. Geidel

BETTANIER

L'Espion

M. Bettanier se révèle aujourd'hui comme un des peintres de la jeune école qui possède au plus haut degré le sens des choses militaires, et son tableau de l'*Espion* est, à coup sûr, un des plus remarqués du Salon. J'ajouterai que la scène, très bien comprise, est parfaitement rendue, avec une netteté et une précision propres à satisfaire également et les yeux et l'esprit.

La scène est divisée en deux parties bien distinctes ou, pour mieux dire, en deux groupes opposés, se faisant pendant, par un balancement très harmonieux, et l'un et l'autre traités avec une pareille habileté.

A gauche, l'espion, arrêté par le garde-champêtre, et interrogé par un gendarme fièrement campé ; à droite, le populaire, hommes, femmes, enfants, exprimant par la violence des gestes, et l'expression des physionomies les sentiments qui les animent. — Tout cela est vu et vécu — dramatique au premier chef.

Je n'ai pas besoin d'insister sur la valeur des contrastes : elle frappera tout le monde, d'un côté les représentants du pouvoir, graves impassibles, accomplissant leur mission avec une stricte rigueur ; de l'autre la foule, se livrant à ses passions, et les traduisant par le geste, la menace, la colère et l'imprécation. Voilà qui est très justement observé et qui, dans le peintre nous montre un penseur.

PAUL-LEGRAND.
1910

PAUL LEGRAND

La leçon de stratégie

(ATTAQUE DU BATAILLON CARRÉ).

L'INVALIDE que PAUL LEGRAND met en scène dans un tableau très vivant et très bien venu, « *la Leçon de Stratégie* », n'est certainement pas cet invalide à la tête de bois, dont on amuse la curiosité de tous les provinciaux qui font leur premier voyage dans la *capitale*, et que l'on mène jusqu'à la fameuse Esplanade pour leur faire voir ce héros légendaire qu'une opération chirurgicale bien réussie a guéri à tout jamais du rhume de cerveau. Il n'a plus besoin, l'heureux homme d'avaler des pastilles Géraudel !

Celui-ci, au contraire, est plein d'intelligence et d'activité

persistante, sous sa moustache de grognard. Ce n'est pas de lui que l'on dira jamais : « Vieux soldat, vieille bête ! » Il fait mentir ce proverbe impertinent.

Très propre, très net, astiqué comme s'il allait passer la revue du *petit caporal*, il explique à trois enfants — ses petits-fils, peut-être — l'attaque de ce bataillon carré aussi fameux dans les fastes militaires du monde moderne, que le fut dans le monde antique, la Légion romaine ou la phalange macédonienne. Et voyez les petits, comme ils écoutent bien le grand-père, avec une attention grave et recueillie. On dirait qu'ils se préparent déjà pour ce malheureux volontariat qui n'existe plus. Mais quelle que soit la durée du service, ils seront de bons petits soldats. Je leur en donne mon billet... de logement.

CHARLES BUSSON

Prasay Bas Vendernois

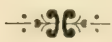
Quelque peu bizarre que soit ce titre, qui me fait l'effet d'être écrit dans une langue étrangère, que l'on ne comprend pas tout à fait, sert de désignation à un tableau de Charles Busson que je range hardiment parmi les plus jolis paysages du Salon. Il s'en dégage je ne sais quelle fraîcheur printanière qui me fait songer à quelque adorable matinée des derniers jours d'Avril ou de la première semaine de Mai.

Sur le bord du tableau, tout près du cadre, l'eau s'endort, limpide — et tranquille comme un miroir — un miroir dans lequel se reflète la fine silhouette des grands

arbres minces. Au fond, dans l'éclaircie des larges masses silvestres, la tourelle d'un château, et les arcs-boutants d'une église gothique. L'ensemble est charmant et l'impression générale d'une fraîcheur poétique. On voudrait se promener, seul ou en compagnie, dans ces petits sentiers perdus sous bois qui promettent des rencontres.

Les paysages du genre de *Prasay Bas Vendernois* (toujours ce diable de nom !) me semblent très précieux, comme indication des tendances de notre jeune école, qui semble ne se proposer d'autre but que de serrer la nature *au plus près* — comme disent les marins — et de nous en rendre l'impression dans toute sa profondeur et toute sa vérité.

A des artistes comme M. Busson, il suffit de montrer le but. On est certain d'avance qu'ils sauront l'atteindre.



POILLEUX-SAINT-ANGE

Prise de voile au couvent de l'Assomption

Une inspiration vraiment heureuse que Chateaubriand eut le jour où il prit la plume pour écrire son livre immortel : « *Le Génie du Christianisme* ».

Jamais religion n'eut plus que la nôtre le privilège des cérémonies qui éblouissent les yeux ; des fêtes qui élèvent les âmes ; des institutions qui touchent et fortifient les cœurs.

On dirait que ses prières ont été formulées par des poètes, et ses rites réglées par des artistes. Est-il rien de

plus imposant, pour ne citer qu'un exemple entre tous, que cette procession du Saint-Sacrement, qui promène à travers nos rues étonnées, ou dans nos campagnes ravies, la majesté du Dieu fait homme.

Avez-vous jamais assisté sans être ému jusqu'au fond de votre être, à la cérémonie d'une prise d'habit ? Avez-vous vu la postulante à genoux au pied de l'autel, et livrant sa chevelure flottante, délice des hommes, aux ciseaux impitoyables de la supérieure, qui fauche dans cette moisson chère aux amours ?

Cette scène grandiose et, pour qui la comprend, si terrible dans sa simplicité même, a été rendue par M. Poilleux-Saint-Ange, avec une sobriété une puissance et une vérité saisissantes.

La scène si bien rendue qu'elle en devient visible, se passe dans la chapelle du *Couvent de l'Assomption*, que le peintre a reproduit avec grande fidélité.

Il y a dans le geste, dans l'attitude, dans l'expression du visage de la postulante, se précipitant vers le Crucifié dont l'officiant dresse l'image devant elle, je ne sais quel élan de tout son être dont l'enthousiasme sacré gagne le spectateur.

Mme MARIE BEAUMETZ

Jeune Fille au travail

Il y a longtemps, Madame, que j'ai l'honneur de vous connaître, de suivre vos travaux et d'applaudir à vos succès. En ce temps-là vous étiez une demoiselle, Mademoiselle Marie Pétiet. Vous veniez passer chaque année quelques mois à Paris avec votre père — un bien honnête homme — vous apportiez au Salon un ou deux tableaux toujours reçus, pas mal placés, et dont la critique (j'en étais) s'occupait sans galanterie, mais parce qu'ils étaient bons.

Puis vous avez épousé un peintre, qui lui-même avait du talent, et dont mon Paris-Salon a plus d'une fois reproduit les tableaux patriotiques.

Mais, chose piquante ! depuis que le peintre a épousé une peintresse, il ne peint plus. C'est vous qui occupez l'atelier... lui garde la chambre..... il est vrai que c'est la chambre des députés — car il est devenu homme politique — on dit que vous lui avez aidé -- et maintenant au lieu de faire des tableaux, il fait des lois... ce que c'est que de nous !

Quant à vous, Madame, vous êtes en progrès. Vous n'avez pas été coquette pour votre *Jeune fille au travail.* Mais elle est bien à son affaire ; aucune distraction ne trouble ni sa main ni sa pensée, et si son aiguille va doucement, du moins peut-on dire qu'elle va droit, et qu'elle ne fait jamais le point à côté !

A. ZOLLER

ZWILLER

Une Noce à Didenheim

(ALSACE).

VAINEMENT la conquête aux mains sanglantes a voulu arracher cette pauvre Alsace au flanc mutilé de la patrie. Notre chère province est toujours à nous par le souvenir, le regret et l'immortelle tendresse qui nous attache à elle invinciblement.

Il ne faut donc pas s'étonner si, chaque année les tableaux de genre qui nous font pénétrer dans l'intimité des mœurs toutes particulières de cette belle région, où se conserve encore quelque chose de la naïveté du vieux temps ont, au SALON, un véritable succès de sympathie et de curiosité.

La *Noce à Didenheim* de ZWILLER accroîtra d'une brillante unité le nombre de ces privilégiés de la faveur publique. La scène est très amusante, pleine de vie, de mouvement et d'animation, avec une étonnante variété de types très caractérisée, et de physionomies prises sur la nature, que l'on voit ici pour la première fois, et que l'on s'imagine revoir — tant elles sont finement observées et sincèrement reproduites.

M. ZWILLER — la chose est facile à voir — est un ennemi juré du positif et du convenu. Il a horreur du *chic* et du parti pris, et il ne procède jamais que d'après son étude personnelle. Ses tableaux ne sont pas seulement vus: ils sont vécus. C'est là ce qui leur donne ce caractère si profond et si précieux — de vérité et d'intimité. Il semble avec eux, que nous pénétrons dans l'âme d'une race qui se révèle à nous tout à coup. Mais ce dont il faut louer M. ZWILLER c'est de la réelle habileté avec laquelle il sait allier la fidélité documentaire aux qualités pittoresques sans lesquelles l'art n'existerait plus.

HENRI CAIN

Les Chanteurs ambulants

Les habitués de nos Salons, qui se reportent à une quinzaine d'années en arrière, n'ont pas oublié le succès très franc obtenuchez nous par un peintre d'Outre-Rhin, Louis Knauss, avec ces artistes en plein vent dont ses pinceaux singulièrement pittoresques nous racontaient avec tant de verve la grotesque odyssée.

C'est à peu près la même verve humoristique que je retrouve chez Henri Cain. Son violoniste, son guitariste et son harpiste appartiennent bien tous trois au clan picaresque dans lequel se recrutent les exécutants du Conservatoire en plein air.

Mais tout en restant d'un pittoresque toujours amusant, les artistes mis en scène par le peintre français, ont quelque chose de plus affiné dans leur type, et l'élégance des jeunes filles qui les écoutent révèlent une recherche de la beauté féminine qui ne troubla jamais le cerveau du bon wurtembourgeois qui s'appelait Louis Knauss.

Ces derniers personnages, pour ne jouer dans le concert qu'une partie accessoire et tout à fait secondaire n'en ont pas moins le mérite de s'arranger en beaux groupes, fort bien disposés sous le grand porche du château qui occupe le fond de la composition. Quelques fenêtres d'une architecture un peu fantaisiste, drapées ou fleuries, avec de petits balcons formant avancées, nous donne une note vive, amusante et gaie — en parfait accord avec le reste du tableau.

BRISPOT

La Bouteille de Champagne

Il y a des noms prédestinés.

Quand on s'appelle Brispot, on aime à rire, on aime à boire, et l'on sable le champagne — quitte à briser le pot — jusqu'à ce qu'il vous mette en terre. C'est fatal ! M. Brispot est le *Paul de Kock* de la peinture. Comme son illustre devancier, il a la verve plébéienne — mais singulièrement franche, le rire expansif, et la gaîté communicative.

Je ne connais pas, le pinceau à la main, un artiste plus véritablement gaulois. Mais il sait faire rire les honnêtes gens sans les faire rougir, parce que sa gaudriole n'est ja-

mais de la grivoiserie. C'est un mérite, cela ! c'est si bon le rire... et si sain à cause de la rate ! Ajoutons que BRISPOT met toujours au service de ses qualités pittoresques très sérieuses, une veine d'humeur fraîche et vivement accentuée, une touche vigoureuse et une facture excellente. Ces mérites, que personne ne songe à lui contester, se retrouvent à un très haut degré dans la toile qu'il intitule *la Bouteille de Champagne*, et que j'aime à signaler comme un vrai type de sa manière.

YON

L'Étang de Cernay

Yon est pour nous une vieille connaissance — autant dire un ami — que nous retrouvons toujours avec bonheur. — Chacun de ses tableaux est, en effet, pour nous comme une évocation puissante de la nature — à laquelle nous prenons un plaisir extrême.

Le Paris-Salon reproduisait, il y a quelques années, une page de lui, magistrale et grandiose, intitulée le *Vieux Cabourg*, dans laquelle revivait l'opulence vigoureuse de la végétation normande.

Aujourd'hui M. Yon nous transporte dans un site non moins attrayant, mais plus doux. Il nous emmène dans

cette jolie vallée de Chevreuse, belle entre les plus belles, la grâce même du paysage des environs de Paris, et il nous laisse à l'enchantement de nos rêves sur les bords de cet *Étang de Cernay*, auquel il a prodigué les grâces sincères et les exquises délicatesses de son pinceau.

Qu'il doit faire bon de vivre à l'ombre fraîche de ces grands arbres.

L'étang de Cernay rappelle naturellement à notre esprit les vaux de Cernay, et cette abbaye de *Port-Royal* restaurée avec autant de goût que d'intelligence par la baronne Nathaniel de Rothschild qui, elle aussi, est une artiste de race.

SYLVESTRE

Le Sac de Rome par les Barbares

Ce que serait le monde aujourd'hui, si les créations merveilleuses de l'Art et de l'Industrie, conservées avec le soin précieux dont elles sont maintenant l'objet, avaient grossi, d'année en année, le trésor de l'humanité, l'imagination a quelque peine à se le figurer. Toutes nos villes seraient des musées ; et nous lirions en nous promenant de curieux chapitres des civilisations éteintes, écrits avec le pinceau ou le ciseau, et faisant revivre le passé sous les yeux des générations nouvelles. Mais la bête humaine promenant partout le ravage et la destruction semble prendre un stupide plaisir à joncher la terre de ruines et de débris.

C'est ce que je n'avais peut-être jamais mieux compris que devant le beau tableau du *Sac de Rome* par les barbares, en 410.

Cet épisode de la grande et horrible guerre des *Invasions* qui devait terrifier et ensanglanter l'Europe pendant quatre siècles, a été admirablement rendu par SYLVESTRE, qui a rehaussé son œuvre par de rares qualités plastiques et un grand sentiment pittoresque — rien de saisissant comme ce groupe de Huns et de Vandales mettant la corde au cou des empereurs et des dieux !

BAYLE

La Lutte pour la vie

La *Lutte pour la vie!* Je ne sais pas s'il est allé jusqu'à elles, pauvres pêcheuses de crevettes et de salicoques, ce mot cruel et *fin de siècle*, qui exprime trop fidèlement un état social trop réel. Quant à la chose elle-même, je puis vous jurer qu'elles n'en ignorent ni la dureté ni l'amertume ! La lutte pour la vie ! n'est-ce pas la préoccupation qui nous tient tous en éveil, petits ou grands, nous armant les uns contre les autres, jusqu'à ce que les plus forts aient absorbé, anéanti, détruit, fait disparaître les plus faibles ?

Eh ! pourtant, à voir ces larges horizons, au bord de la

mer immense et calme, ne dirait-on pas qu'il y a de la place... et du poisson pour tout le monde ? Il paraît que non ! Aussi, voyez la hâte fiévreuse avec laquelle tout ce malheureux monde se précipite vers la tâche quotidienne, qui doit gagner le pain du soir pour les petits et pour les vieux, qui attendent à la maison le retour de ces vaillantes.

Mais il est une chose dont je sais gré à M. Bayle, et je ne le lui enverrai pas dire. Ces filles, d'ailleurs si simples et de vie si dure, ne sont ni gauches ni prétentieuses, ni poseuses ni vulgaires. Elles semblent protégées par je ne sais quelle dignité naturelle, qui fait qu'en elles on respecte toujours la femme, parce que l'on sent qu'elles se respectent elles-mêmes. En un mot, elles ont du style, et, par ce côté, elles se rapprochent des créations délicates de ce pauvre Feyen-Perrin, qui, dans un certain sens, fut un maître.

GUÉDON

Dans la baie de la Rochelle

HEUREUX sont les paysagistes! A vrai dire, ce sont les rois du monde. Leur pinceau d'une main, leur boîte à couleur de l'autre, ils s'en vont, chaque matin, à la conquête de l'Univers.

Les prés, les bois, les fleuves, les océans, les vallées, les montagnes, tout leur appartient et revit dans leurs œuvres qui nous rendent le reflet de la nature.

J'ai rarement éprouvé une plus profonde impression de calme, d'apaisement et de sérénité que dans la contemplation du tableau, intitulé le *Matin dans la baie de la Rochelle.*

Tout repose ; les vents dorment ; les flots sommeillent ; les voiles blanches, étendues comme de grandes ailes, ne palpitent même pas sous l'haleine des brises apaisées. Les hommes sont absents, et la nature est en paix. L'aspect du tableau a un véritable caractère de grandeur. Le cadre n'est pas large, et il semble contenir l'immensité. La forme variée des vaisseaux, et les différentes colorations des toiles, donnent à la composition tout entière une valeur pittoresque remarquable.

On ne voit guère *La Rochelle* ; mais l'ensemble du tableau est assez décoratif pour que l'on s'en passe. M. Guédon a fait une œuvre vraiment fort aimable, dont on garde le souvenir.

DUCARUGE

Un Étang dans la plaine du Forez

Depuis deux siècles la poétique du paysage a complètement changé dans l'École française.

Grandiose, solennelle et froide sous Louis XIV, avec Claude Lorrain et Nicolas Poussin, qui visaient surtout au pompeux et au majestueux par le balancement des lignes, obtenu souvent aux dépens de la vérité ; prétentieuse et factice au commencement de ce siècle, avec la petite phalange, dont Cabat fut la personnification la plus caractéristique — elle semble vouloir aujourd'hui se rapprocher de la nature, et nous en rendre l'impression dans sa force et sa sincérité.

Ce sera l'éternelle gloire de ce génie longtemps méconnu qui s'appelait COROT, et qui a inauguré chez nous avec tant d'éclat et de succès la poésie de la vérité dans l'étude de la nature.

M. DUCARUGE marche sur les traces des maîtres. Regardez son bel *Etang*, avec le frémissement de ses eaux, la fraîcheur de ses végétations lacustres, et le charme de ses grands horizons qui vont se perdre dans la brume du lointain.

CHARLES ALEXANDER

Les Gamins s'amusent

Notre grand poète a dit : *le Roi s'amuse... Les gamins s'amusent* ! dit à son tour Charles Alexander, et il met sa parole en action. Ce qui frappe tout d'abord, et dès le premier regard jeté sur son tableau, c'est l'intensité de vie qu'il révèle. On n'accusera pas l'artiste de nous donner des têtes de carton... Ces petits drôles qu'il surprend au milieu de leurs jeux, et qui s'y livrent sans se préoccuper de l'attention curieuse du spectateur, sont d'un réalisme que je serais tenté de qualifier d'effrayant, mais qui est sauvé — même à nos yeux — par une puissance d'expression qu'il nous est rarement arrivé de rencontrer

à un tel degré. Ce n'est plus l'imitation de la vie : c'est la vie même. ALEXANDER a vraiment fait un tour de force dans ce tableau où il serre la nature de si près que son cadre, vu d'un peu loin, semble une fenêtre ouverte sur le monde.

La composition est très simple et le sujet se comprend sans qu'il soit besoin de recourir à de longs commentaires.

Nous sommes sur le rivage de l'Océan — en Bretagne ou en Normandie. La marée est basse, et laisse à découvert quelques pierres gluantes et glissantes entourées de flaques d'eau. Une fillette aux jambes nues — une rouée de douze ans — s'avance par ce chemin périlleux, en relevant ses cottes, sous l'œil moqueur et mauvais de deux petits drôles... Oui, vraiment, il faut voir cela !

Il se peut que ce soit pour l'avenir du gibier de potence, mais, pendant qu'il s'amuse, ce gibier-là est très amusant.

HENNER

Mélancolie

HENNER est fidèle à sa manière, cela veut dire qu'il est fidèle au succès. Il aurait pu ne peindre qu'un seul tableau dans sa vie, et le public, toujours sous le charme magique de sa couleur, toujours épris de la grâce de son dessin et de la suavité de son modèle, ne lui en aurait pas demandé davantage pour le ranger parmi les grands artistes de ce temps — je veux dire de tous les temps.

Il faut remonter jusqu'au *Cortège* pour retrouver le secret de cette pâte si souple et en même temps si ferme, pénétrée d'une chaude et transparente lumière. On aime la peinture d'HENNER, sans se connaître en peinture, et

par une sorte d'instinct naturel, parce qu'elle a en elle un je ne sais quoi d'attirant et de sympathique qui vous prend. Mais les artistes l'aiment davantage encore, parce qu'ils savent pourquoi ils l'aiment !

C'est le virtuose du pinceau. Il peint pour peindre comme le rossignol chante pour chanter. Mais rarement il a mis dans une étude plus de pathétique émotion que dans cette belle *Mélancolie*, que l'on voudrait consoler.

Ce n'est qu'une figure, une simple figure, mais cette figure vaut un tableau parce que l'artiste y a mis beaucoup de son âme... toute son âme !

Henner se contente parfois de nous faire jouir de sa virtuosité, que personne ne goûte et n'admire plus que nous — mais il ne nous déplaît pas de la lui voir mettre au service d'une idée.

H.H.CRAMER

PEZANT

La Sortie du Marais

(FOURGES — EURE).

Dans certaines régions du littoral normand, l'on trouve assez fréquemment la commune pâture des marais, qui est comme un ressouvenir des habitudes et des mœurs du Moyen âge.

Le marais, propriété indivise de la commune, n'appartient ni à telle personne ni même à telle famille. C'est un droit de pâture, dépendant de chaque terre, et proportionné à son importance. Telle ferme a dix droits, telle autre n'en a qu'un.

Les troupeaux entrent au marais vers le milieu du prin-

temps, et ils en sortent vers le milieu de l'automne, et l'on peut dire que ce sont deux jours de fête pour la paroisse.

Au moment de l'entrée, on marque les bestiaux en formant une ou plusieurs initiales sur leurs hanches, où les ciseaux intelligents coupent à même le poil dru.

Puis, quand arrivent les froids de l'automne, chacun vient reconnaître son bien, et les animaux retournent vers les hautes terres.

C'est le moment précis que M. Pezant a choisi. Ses bœufs et ses vaches sont bien peints, et nous offrent de beaux échantillons de la race normande — qui est bien la première race bovine de la France... et du monde entier! Le paysage est immense. Il semble difficile à un cadre de modestes dimensions d'enfermer plus d'étendue dans sa bordure d'or.

C. Calvão

CALVÈS

Déferré

(SOUVENIR DES GRANDES MANŒUVRES).

Au moins une fois par année, les grandes manœuvres, font sortir les hommes de leurs casernes, pour les répandre dans nos campagnes, initient peu à peu le pays aux choses de la vie militaire et travaillent à l'éducation guerrière de la France moderne, qui aura bientôt retrouvé le goût des armes, si puissant dans la France ancienne — cette France que Shakespeare appelait si noblement le *soldat de Dieu!*

Ces grandes manœuvres qui rapprochent incessamment le paysan du soldat, et qui les mettent l'un avec l'autre dans une communication incessante, donnent fatalement

naissance à une foule d'incidents pittoresques, qui fournissent aux peintres toutes sortes de motifs de tableaux intéressants. Les charges, les défilés, les revues, les exercices, les attaques et les défenses des points stratégiques, le passage des rivières, l'assaut des redoutes, ne sont-ils point pour l'artiste une mine de sujets véritablement inépuisables.

M. Calvès, qui sait borner ses vœux et modérer ses désirs, se contente d'un petit fait, qui n'est même pas un fait de guerre, et il nous montre tout simplement un jeune officier faisant ferrer son cheval. Mais qu'importe le sujet ? est-ce que l'*Art* n'est pas dans tout ? Il ne s'agit que de le mettre en lumière, et c'est à quoi M. Calvès a réussi à souhait. Il y a beaucoup de vie et de mouvement dans sa forge et autour de sa forge.

DUMARESQ

En Campagne

Il y a des vocations irrésistibles. Édouard-Armand Dumaresq est né pour peindre MM. les militaires, et l'on peut dire que tout jeune encore — il y a de cela pas mal de temps, n'est-il pas vrai, mon vieux camarade ? — il avait voué ses pinceaux à la glorification de l'Armée française. On peut dire que bien peu d'artistes aujourd'hui la connaissent comme lui. Pas un capitaine d'habillement qui soit plus ferré sur la question des uniformes ; pas un détail sur lequel vous puissiez le prendre en faute. Et quelle intelligence à saisir, et quelle habileté à reproduire tous les types, depuis le général, ployant sous le faix de

ses lauriers, qui s'achemine lentement vers la retraite, jusqu'au jeune conscrit qui s'avance gaiement à travers les épines de la carrière.

Très intéressante vraiment la grande toile exposée sous ce titre *En campagne* avec son groupe d'officiers, admirablement posés au premier plan, et ses horizons fuyants, jalonnés de troupes, de tentes et de canons.

Qui peut le plus, peut le moins, et ARMAND DUMARESQ se délasse quelquefois de ses grandes toiles militaires, en peignant des portraits — également militaires.

Nous avons vu défiler des états-majors dans son atelier. C'est un de ces rares artistes qui, comme Horace Vernet, de Neuville, Meissonier, Detaille, peuvent passer des revues sans sortir de chez eux.

AIMÉ MOROT

Portrait équestre de Mlle G.

Tous ceux qui ont suivi avec quelque attention le mouvement artistique dans l'École française, pendant ce dernier quart du XIXe siècle finissant, se rappellent les brillants débuts de M. Aimé Morot. On peut dire qu'il est entré botté, éperonné, fouet en main, dans la carrière qu'il parcourt aujourd'hui avec tant d'éclat, de verve et de brio. Il attira sur lui l'attention de la critique bien avant son apparition dans nos salons annuels.

Pour notre compte, nous n'avons pas perdu le souvenir de son concours pour le prix de Rome, où il se montra coloriste tout à la fois fin et vigoureux. Très éclectique, M. Aimé Morot aborde tour à tour, le genre le portrait et l'histoire.

Mme G... a cheval restera parmi ses bons morceaux.

Elle est blonde, fine, élégante et mince, bien posée sur les reins puissants d'un cob bien en main, plein d'ardeur sarimisse et de fougue obéissantes, — très attrayant morceau — un des meilleurs portraits pittoresques du Salon.

Eh ! vraiment ce n'était pas chose facile à faire que ce tableau en plein bois — et en plein air — qui n'admettait ni supercherie ni tromperie ; et qu'il fallait peindre sans ficelles et sans faux-fuyants, en prenant le motif, tel que le modèle le donnait. Cette lutte avec la nature, c'est 'honneur d'Aimé Morot — et son triomphe — car il en est sorti vainqueur.

DEBAT-PONSAN

Midi

DEBAT-PONSAN, le prix d'honneur acclamé d'un de nos derniers salons, et la plus belle espérance de la jeune école contemporaine, est fidèle aux préférences de ses débuts. Il connaît et il aime la vie des champs, et il excelle à lui donner je ne sais quel charme fait de tendresse.

L'*ario champêtre* que le PARIS-SALON reproduisait l'an dernier, était chanté par un jeune gars à une blonde fillette qui semblait trouver la chanson à son goût.

L'affaire a eu des suites. Le tableau de cette année continue celui de l'an passé. Les amoureux s'aimaient pour le bon motif ; le mariage a eu lieu à la fin de l'exposition, et les jeunes époux n'ont pas perdu de temps.

Madame est nounou !

Et quand, sur le coup de *midi*, l'heureux père revient, pour goûter — pour dîner serait mieux dit ! — quel regard, empreint de tendresse et d'amour, lui jette la jeune mère — plus épouse encore — car elle en oublie presque le bébé à demi nu qui s'ébat sur ses genoux.

Toute la scène est, du reste, empreinte d'une couleur rustique très franche et très bien venue.

Les deux grands bœufs docilement ployés sous le joug, la poule et les poussins qui picorent dans le cailloutis de la cour, le chien fidèle qui sollicite la caresse de son maître, tout cela forme un ensemble honnête et sain, que vous laisse une impression heureuse.

SCHERRER

Duval d'Esprémenil est transporté tout sanglant dans un corps de garde

Bien que je sois, en principe, pour la séparation de l'art et de la politique, et que j'estime que les peintres doivent faire des tableaux et non des proclamations, il ne m'est pas désagréable de rencontrer parfois au Salon un de ces tableaux du genre que l'on appelait autrefois *anecdotique*, et qui me montre quelques-uns de ces brouillons qui mettent le trouble dans les affaires publiques, ou de ces scélérats qui sont la honte de l'humanité, rudement châtiés par le destin, juste parfois. La mâchoire de Robespierre fracassée dans une salle de l'Hôtel de Ville ; la tête de Danton roulant dans le panier de Sanson, et la volée

de bois vert octroyée à *Duval d'Esprémenil* au jardin des Tuileries, n'ont rien pour me déplaire. C'est un avertissement donné aux drôles et aux coquins qui seraient tentés de vouloir leur ressembler. Ce d'Esprémenil, un pas grand'chose, à qui la terreur fit couper la tête, avait commencé par être roué de coups dans une bagarre. C'est le moment psychologique choisi par M. Scherrer, qui nous montre le bonhomme transporté tout sanglant dans un corps de garde — qui ne devait être pour lui que l'antichambre de l'échafaud.

L'artiste a peint avec énergie ce fait violent. Une douce figure de femme penchée sur le blessé, prouve qu'il n'a pas oublié que la pitié humaine doit pleurer sur tous les malheurs !

C. Mondinni

MONGINOT

Une Soubrette Louis XV

Non certes, il ne me déplairait pas de voir, dans ma galerie modeste, la *Soubrette Louis XV*, de Monginot, faire pendant à *la Belle Chocolatière* que le musée de Dresde a refusé de me céder.

La belle Chocolatière vient naturellement de Hollande, patrie d'adoption du fameux *cacao Van Houten*, qui abuse également de la réclame des journaux et de la complaisance des estomacs...

Entre les deux, les dilettantes de la beauté féminine trouveront certainement plus d'un contraste.

La froideur du sang néerlandais a donné aux joues blanches de la Chocolatière je ne sais quel attrait chaste et virginal ; tandis que l'ardeur généreuse de la race française avive le teint, allume les yeux, enchante le sourire de la Soubrette de M. Monginot. Vraie soubrette de comédie, digne d'offrir à la Dubarry le café de Louis-le-bien-aimé, et plus faite après tout, pour être servie que pour servir... A moins que ce ne soit... *chez un Monsieur seul.*

M. Monginot qui n'en est plus à faire ses preuves, a montré beaucoup de goût dans l'arrangement de son aimable tableau — physionomie piquante et charmante toilette.

FLANDRIN

Le Miracle des Roses

(SAINTE ELISABETH DE HONGRIE).

A-T-ELLE une page plus charmante que celle-ci, cette légende dorée, qui n'est qu'une suite de poèmes exquis :

Elisabeth aimait à porter elle-même à ses pauvres les vivres et autres objets qu'elle leur destinait. Un jour qu'elle cheminait par un sentier très rude portant du pain, de la viande et des œufs dans un pan de son manteau, elle se trouva tout à coup en présence de son mari. Etonné de la voir ainsi, ployant sous le poids de son mystérieux fardeau.

— Voyons ce que vous portez ! lui dit-il :

Et, malgré elle, en vrai mari, il ouvrit le manteau. Mais il n'y trouva que des roses, blanches et rouges, les plus belles qu'il eût vues de sa vie. Cela le surprit d'autant plus que ce n'était pas la saison des roses.

— Continuez votre chemin, lui dit-il, et lui-même rentra à son château, en emportant avec lui une de ces roses merveilleuses, qu'il garda jusqu'à son dernier jour.

Ces quelques lignes sont le meilleur commentaire du tableau de FLANDRIN, empreint d'une grâce mystique qui rappelle les toiles des primitifs, et le charme divin de Fra Beato Anglico da Fiesole et de ses frères, les Préraphaélistes, qui sont partis en emportant le secret de cette expression céleste qui de chaque femme semble faire un jeune ange !

SAINTE ELISABETH
LE MIRACLE DES ROSES

JOSEPH BAYLE

La Corvée des Cuivres

Je n'aurais jamais cru que l'on pût prendre tant de plaisir à regarder des chaudrons... surtout quand ils ne sont pas peints par Vollon ! Il paraît que je me trompais. Tout est dans tout ! comme a dit je ne sais plus quel philosophe, et l'Art est un enchanteur ! Boileau n'a-t-il pas prétendu, dans un vers resté célèbre, qu'il n'est point

> ...d'objet odieux
> Qui par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

C'est donc le *Jour des cuivres !* Cette seule expression m'autorise à penser que nous sommes en Hollande, un

samedi, probablement, (car c'est la date voulue des grands nettoyages), et dans la salle basse, étuve ou buanderie, de quelque maison confortable d'Amsterdam, d'Utrecht, de Leyde ou de Rotterdam.

S'en donnent-ils, ces deux grands gaillards qui s'escriment à tours de bras sur cette bassine gigantesque, dans laquelle on échauderait un bœuf ! Encore une heure de frottage, et nous allons la voir reluire comme l'or d'un sequin de Venise ou d'un quadruple d'Espagne.

Et la petite cuisinière, emmitouflée dans ses coiffes mal faites, mais étincelantes de blancheur et de propreté, ne dirait-on pas une de ces ménagères nées pour le coin du feu, comme on en voit dans les tableaux de Pierre de Hoog, de Jean Stein, de Miéris et de Van Ostade ? Eh bien ! non, on ne s'ennuie pas un jour de cuivre, dans cette Hollande bien astiquée.

F. COESSIN

La Chapelle de Saint-Guireck

NOBLESSE oblige! Nom aussi! Quand on s'appelle COESSIN — ce qui sent sa Bretagne d'une lieue — il faut, de toute nécessité, traiter des sujets bretons. Mais c'est chose dont notre artiste ne serait pas admis à se plaindre, car les sujets bretons lui vont à souhait, et il en sait tirer un merveilleux parti.

Sa *Chapelle de Saint-Guireck* est, à mon sens, une des plus jolies toiles du SALON DE 1890.

Plantée au milieu des rochers, et, comme l'abbaye du Mont Saint-Michel, aux périls de la mer, *in periculo maris*, selon la belle et poétique expression de nos pères, la

chapelle, sans doute un *ex-voto* de marin, simple dôme porté par quatre piliers, avec, au milieu, un autel de granit battu par les quatre vents du ciel, a une valeur pittoresque qui vous attire tout d'abord, et vous retient longtemps.

Mais tout autour de la chapelle, parmi les blocs erratiques et les pierres levées, une douzaine de femmes, les unes à genoux, les autres prosternées, quelques unes debout, et perdant vers le ciel leurs yeux noyés d'extase, nous charment par une profondeur d'expression et une beauté de physionomie qui nous transportent dans le monde de la foi ardente, de l'exaltation religieuse et de l'enthousiasme sacré... Très bien, Breton bretonnant, voilà des tableaux comme nous les aimons !

ROLSHOVEN

Une Matinée musicale dans l'atelier

Étant tous neuf les filles de Mnémosyne et d'Apollon, les muses sont sœurs. Du moins on me l'a dit. Quand on aime l'une d'amour tendre, il est très aisé d'avoir de l'amitié pour les autres : cela ne sort pas de la famille !

Je connais plusieurs grands peintres qui sont des amateurs passionnés de musique. Bonnat ne manque pas une séance du Conservatoire, et il a son fauteuil d'orchestre au théâtre de la Monnaie le soir où l'on y donne une première représentation des exilés de l'Opéra.

Chérémetefe, un Russe qui avait tout le dilettantisme d'un Italien, se payait le luxe d'un quatuor français pen-

dant qu'il peignait ses tableaux moscovites. On assure que Munkacsy peignit les filles de Milton en écoutant une sonate de Mozart.

C'est que la musique fait bien dans les ateliers : les ondes sonores se développent à l'aise et se déroulent librement dans ces vastes pièces dont les salles des palais princiers n'atteignent pas les proportions nobles et grandioses.

Rolshoven a donc été bien inspiré, quand il a placé sa maîtrise dans un atelier. La chanteuse, dans son blanc vêtement de muse, et les femmes du monde qui l'écoutent, groupées au milieu des artistes, tout cela forme un ensemble plein de goût, et d'un sentiment pittoresque très heureux.

LEFRANC & Cie

64, RUE DE TURENNE, 64

USINE A ISSY (SEINE)

COULEURS FINES EN TUBES

Pour la Peinture à l'huile, l'Aquarelle, etc.

TOILES A PEINDRE
PANNEAUX ET CARTONS
PAPIERS PRÉPARÉS
HUILES ET VERNIS
SICCATIF DE COURTRAI
ETC, ETC.

Marque de Fabrique

ÉBÉNISTERIE
BOITES DE CAMPAGNE
BROSSERIE DE CHOIX
COUTELLERIE
CHEVALETS, MANNEQUINS
ETC., ETC.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

DEUX GRANDS PRIX

Anisette, Curaçao et Liqueurs Superfines

MARIE BRIZARD & ROGER

DE BORDEAUX

MAISON FONDÉE EN 1755

PARIS 1878, MÉDAILLE D'OR

Amsterdam 1883, Diplôme d'Honneur

PARIS 1889, MÉDAILLE D'OR

Succursale à Paris : 24, boulevard des Italiens

ABONNEMENTS SUR TOUT LE RÉSEAU

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, sur tout son réseau, des cartes d'abonnement nominatives et personnelles. en 1re, 2e et 3e classes.

Ces cartes donnent droit à l'abonné de s'arrêter à toutes les stations comprises dans le parcours indiqué sur sa carte et de prendre tous les trains comportant des voitures de la classe pour laquelle l'abonnement a été souscrit.

Les prix sont calculés d'après la distance kilométrique parcourue.

La durée de ces abonnements est de trois mois, de six mois ou d'une année.

Ces abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

A PRIX RÉDUITS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest délivre, de Paris à toutes les gares de son réseau situées au-delà de *Mantes*, *Rambouillet*, *Houdan* et *Gisors*, des billets d'aller et retour comportant une réduction de 25 0/0. La durée de validité de ces billets est fixée ainsi qu'il suit :

Jusqu'à 75 kilomètres inclus, 1 jour; de 76 à 125, 2 jours; de 126 à 250, 3 jours; de 251 à 500, 4 jours; au-dessus de 500, 5 jours.

Les délais indiqués ci-dessus ne comprennent pas les Dimanches et jours de fête; la durée des billets est augmentée en conséquence.

SERVICES QUOTIDIENS RAPIDES

ENTRE PARIS ET LONDRES

par Dieppe et Newhaven

Les importants travaux exécutés récemment dans les ports de DIEPPE et NEWHAVEN, en donnant la facilité d'organiser, dans ces deux ports, des départs à heure fixe, *quelque soit l'heure de la marée*, ont permis aux *Compagnies de l'Ouest et de Brighton* de réduire considérablement la durée du trajet entre PARIS et LONDRES et de créer des services rapides qui fonctionnent tous les jours, sauf le cas de force majeure, aux heures indiquées ci-après :

De Paris à Londres

		Nuit 1-2-3 cl.
Départ de Paris-Saint-Lazare..		8 h. 50 soir.
Départ de Dieppe		1 h. du matin.
Arrivée à Londres	Gare de London-Bridge.....	7 h. 40 matin.
	Gare de Victoria..	7 h. 50 matin.

De Londres à Paris

Départ de Londres	Gare de Victoria..	8 h. 50 soir.
	Gare de London-Bridge.....	9 h. du soir.
Départ de Newhaven.....		11 h. du soir.
Arrivée à Paris-Saint-Lazare..		8 h. du matin.

PRIX DES BILLETS

BILLETS SIMPLES, VALABLES PENDANT SEPT JOURS :

1re cl. 41 fr. 25. — 2e cl. 30 fr.
3e cl. 21 fr. 25.

Plus 2 francs par billet, pour droits de port à Dieppe et à Newhaven.

Billets d'aller et retour, valables pendant un mois.

1re cl. 68 fr. 75. — 2e cl. 48 fr. 75.
3e cl. 37 fr. 50.

Plus 4 francs par billet, pour droits de port à Dieppe et à Newhaven.

Ces billets donnent droit de s'arrêter à *Rouen*, *New Hawen et Brighton*.

VOYAGES D'EXCURSION

avec itinéraire établi au gré du Voyageur

Cartes de circulation à demi-tarif

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, en commun avec les autres Compagnies françaises, par toutes ses gares et pendant toute l'année, à condition que la demande en soit faite cinq jours au moins à l'avance.

1°. — Des *Billets d'excursion* de 1re, 2e et 3e classe, individuels ou collectifs, avec itinéraires tracés d'avance au gré du voyageur et comportant, suivant le parcours et le nombre de voyageurs, une réduction variant de 20 à 60 0/0.

La durée de validité de ces billets, fixée de 30 à 60 jours, peut être prolongée de 3 fois 10 jours moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 0/0.

2°. — Des *Cartes de circulation* nominatives et personnelles, valables pendant 3, 6 ou 12 mois, donnant droit de circuler à demi-place sur toutes les lignes des grands réseaux.

Ces cartes courent du 1er au 16 de chaque mois

CHEMINS DE FER DU NORD

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS

Billets valables pour un mois, délivrés du 1er mai au 30 septembre

Avec facilité de s'arrêter aux principaux points de parcours, soit en France, soit à l'Étranger

VOYAGE en BELGIQUE et dans le NORD DE LA FRANCE

Première classe : **91 fr. 15.** — Deuxième classe : **68 fr. 55**

ON DÉLIVRE DES BILLETS POUR CE VOYAGE

A Paris, *Gare du Nord*. — Départements, *Gares de Lille, d'Amiens, Rouen, Douai et St-Quentin*

Bords de la Meuse

Première classe : **74 fr. 90.** — Deuxième classe : **56 fr. 40**

ON DÉLIVRE DES BILFETS POUR CE VOYAGE

A Paris, *Gare du Nord*. – Départements : *Principales gares du réseau du Nord située par l'itinéraire*

VOYAGE EN BELGIQUE ET EN HOLLANDE

Première classe : **123 fr. 70.** — Deuxième classe : **92 fr. 60**

ON DÉLIVRE DES BILLETS POUR CE VOYAGE

A Paris, *Gare du Nord*. – Départements, *Gares d'Amiens, Rouen, Douai et St Quentin*

Chaque billet donne droit au transport gratuit de 25 kilos de bagages sur tout le parcours (excepté sur les Chemins de fer de l'Etat belge).

Services directs entre Paris et Londres

TROIS DÉPARTS PAR JOUR A HEURES FIXES

1° Par Calais et Douvres :

Trains rapides à 8 h. 22 et 11 h. 30 du matin et à 8 h. 25 du soir (1-2 classe)
Trains de luxe à 4 h. du soir (les samedis exceptés). — Traversée maritime en 1 h. 1/2

2° Par Boulogne et Folkestone :

Train rapide à 10 h. du matin (1-2 classe). — Traversée maritime en 1 h. 40

BILLETS D'ALLER ET RETOUR VALABLES POUR UN MOIS
soit par Boulogne, soit par Calais

Première classe : **118 fr. 75.** — Deuxième classe : **93 fr. 75**

Service de Nuit accéléré, par train express et à prix réduits, en 2e et 3e classe
Départ de Paris, à 6 h. 10 du soir

SAISON DES BAINS DE MER

DU 1er JUIN AU 30 SEPTEMBRE

Billets d'aller et retour valables du Vendredi au Mardi

Prix au Départ de Paris pour :

	1re cl.	2e cl.		1re cl.	2e cl.
Le Tréport	33 20	23 60	Boulogne	37 40	32 85
Saint-Valéry	28 60	25 20	Wimille-Wimereux	38 60	33 65
Cayeux	31 90	27 70	Ambleteuse, Andresselles Wissant (Marquise)	40 »	35 »
Le Crotoy	30 10	26 05	Calais	44 »	38 35
Berck (Verton)	33 »	30 45	Gravelines	45 10	39 40
Étaples (Le Touquet-Paris-Plage	33 50	29 35	Dunkerque	45 10	39 40

La Véritable

EAU DE BOTOT

est le seul Dentifrice approuvé

par l'ACADÉMIE de MÉDECINE de PARIS

*Le choix d'un bon dentifrice est des plus importants pour la santé, puisque de ce choix dépend la conservation des dents indispensables aux fonctions digestives. — Or, la supériorité de l'***EAU de BOTOT** *est bien affirmée par les approbations de l'***Académie** *et de la* **Faculté de Médecine de Paris.**

Il n'y a donc pas lieu de confondre ce produit avec les autres dentifrices offerts avec des éloges qu'aucun titre ne justifie.

POUDRE DE BOTOT Dentifrice au Quinquina

Exiger la signature :

M. G. Botot

[illegible] :

229, rue St-Honoré

PARIS

En France et à l'Étranger chez les principaux Commerçants